

—Je crois bien, répliqua la femme de chambre, qui la suivait, une si riche héritière, et de si grande famille ! Mais Diana Mévil.

—Ah ! Et la vieille dame ? elle paraît plus aimable.

—C'est pourtant une personne fort noble et fort riche aussi. Même la comtesse de Guercy.

—Une comtesse ! J'ai une comtesse dans ma maison, pensa l'hôtesse en se redressant. Ça n'était jamais arrivée, même du vivant de feu mon père, quand on ne voyageait pas de nuit sur les grandes routes.

Une heure plus tard, portes et fenêtres étaient closes, tout était tranquille dans l'auberge ; pourtant tous le monde ne dormait pas. Miss Diana, couchée pour la première fois de sa vie dans un lit sans rideaux, maudissait l'événement qui l'avait arrêtée dans la plus mauvaise auberge de toute la Lorraine, et s'apitoyait quelque peu sur les souffrances de sa tante. Le jeune homme, assis au chevet de la vieille dame, réfléchissait tristement au présent, qui l'inquiétait, à l'avenir, qu'il entrevoyait incertain et sombre. Il songeait à Diana, sa belle cousine, qu'il avait vue pour la première fois huit jours auparavant, qu'il connaissait à peine et dont il devait devenir bientôt l'époux ; toutes les circonstances de leurs récentes relations revenaient à sa mémoire, et il commençait à douter de son bonheur. L'hôtesse, enfermée dans son bouge ne dormait pas non plus ; elle repassait dans son esprit pour la centième fois ce que lui vaudrait la catastrophe qui s'était accomplie si heureusement pour elle à vingt pas du logis de l'*Aimable-Folie*.

## II.

Le lendemain Albert de Guercy et miss Diana Mévil prenaient le thé dans la chambre même de la comtesse. La vieille dame avait eu une assez bonne nuit et elle supportait sa situation avec beaucoup de courage, de résignation, de patience et d'espoir : toutes conditions qui promettaient une guérison prompte et parfaite. Son fils, maintenant rassuré, avait repris la physionomie heureuse et calme, la bonne humeur habituelle d'un homme dont la vie a toujours été facile, élégante, remplie de douces distractions et d'occupations agréables. On devina tout d'abord en lui un jeune homme riche, bien placé dans le monde, et qu'un tranquille bonheur avait constamment environné ; ses traits n'avaient rien de remarquable, mais il avait de beaux cheveux noirs, une taille parfaite, une physionomie pleine de finesse, et par-dessus tout une rare distinction. Né en France d'un père français, élevé dans un des grands collèges de Paris, il n'avait rien d'anglais qu'un léger accent qu'on eût dit parfois qu'il voulait imiter de sa mère : celle-ci était une anglaise pur

sang, blonde, flegmatique, résolue, originale, pleine de nobles qualités et de mœurs singulières, une digne femme, qui aimait vivement son fils, et s'occupait de son bonheur et de son avenir avec plus de tendresse que de discernement. Elle avait le goût des voyages et la passion de s'arranger sans cesse de nouvelles résidences où elle ne passait jamais qu'une saison. Au moment où la maladresse d'un postillon l'avait forcée de s'arrêter pour quelque temps à l'auberge de l'*Aimable-Folie*, elle ramenait d'Allemagne la fille unique de son frère, miss Diana Mévil, dont la mère était morte récemment à Welmar, et elle revenait passer en familles ses quartiers d'été à Paris. Un projet d'union était au fond de tout cela, mais il n'en avait été question qu'entre le fils et la mère, et miss Diana ne s'en était peut-être pas doutée. C'était une personne qui ne regardait guère en dehors d'elle-même et de ce qui la touchait immédiatement, elle était si jeune et si belle que cet égoïsme, cette sécheresse d'âme pouvaient passer encore pour les volontés mutines, les caprices boudeurs d'un enfant gâté ; pourtant le comte Albert commençait à soupçonner que sa jolie cousine avait un cœur sec et vide, un caractère entier, obstiné, et peut-être une mauvaise tête.

Ce jour-là, donc, ils prenaient le thé, assis en face l'un de l'autre avec la contenance et la physionomie poliment ennuyée de deux personnes qui n'ont rien du tout à se dire. Heureusement l'hôtesse qui entra suivie de Martine donna tout à coup un aliment à la conversation.

—Madame, lui dit miss Diana, nous voici chez vous pour quelque temps, il faudra changer quelque chose à la tenue de votre maison.

—Ma maison ! mais qu'est-ce qu'il y manque donc ! balbutia l'hôtesse confuse et piquée : tout est blanc, tout est propre, tout reluit chez moi. Au reste mademoiselle n'a qu'à parler.

—D'abord, reprit imperturbablement miss Diana, je voudrais, au lieu de vos horribles chandelles, une lampe..

—Rien n'est plus aisé ; mademoiselle en a justement une dans sa chambre.

—Quoi ! ce lumignon qui a veillé cette nuit sous la cheminée ? Je n'en veux pas, je veux une lampe, une vraie lampe, une lampe qui brûle à blanc.

—Une lampe qui brûle à blanc ! qu'est-ce que ça ! murmura l'hôtesse fort humiliée.

—Je sais bien ce que c'est, dit Martine, il y en a deux chez Mme Vialart, deux lampes hautes comme des clochers et qui vont avec une petite mécanique. C'est ça une lumière, un vrai soleil !

—Peut-être Mme Vialart qui est si bonne me prêterait bien une de ses lampes pour quelques jours ! dit l'hôtesse.